

Crayonne

Métamorphoses

Crayonne - 2026

Sommaire

Le Baiser d'éternité.....	5
Le tableau.....	10
Le savant fou.....	18
Le poids de la lumière.....	28
Le chant des citernes.....	36
L'âme des pierres.....	44
Le sourire sous le masque.....	54
Le chêne.....	63
Grandir.....	71
Rêves.....	80
Le cours de métamorphose.....	89
La chenille.....	98

Le baiser d'éternité

Je ne sais plus depuis quand la nuit a commencé à m'appeler. Peut-être était-ce avant même que je ne l'entende consciemment. Avant que mes yeux n'apprennent à la craindre. Il y eut ce soir oublié, dissous dans ma mémoire comme un rêve trop ancien, quand une morsure effleura ma peau avec la tendresse d'un baiser interdit. Ce contact ne fut pas violent. Il avait la douceur perverse d'une promesse murmurée dans l'obscurité.

Ce ne fut pas la mort. La mort est brutale. Ceci était autre chose. Quelque chose de plus intime, presque plus indécent. C'était la lente disparition de tout ce qui me définissait. Mon nom, mes habitudes, mes peurs les plus familières commencèrent à se diluer comme de l'encre dans l'eau. La douleur fut d'abord exquise. Elle s'insinua dans mes veines, liquide et brûlante. J'aurais voulu crier, mais même la souffrance semblait me retenir, me convaincre de rester docile.

Puis vint le silence.

Un silence presque sacré, comme si le monde avait retenu son souffle pour observer ma chute. J'ai senti mon cœur battre à tout rompre dans ma poitrine, insecte se débattant dans une toile d'araignée invisible. Chaque pulsation résonnait dans mon crâne, dans mes tempes, criant son refus de disparaître. Et puis, il s'est soudainement tu. Pas un ralentissement. Pas un adieu. J'étais suspendu hors du temps.

Quand j'ai rouvert les yeux, le monde que je connaissais n'avait plus la même saveur. Les couleurs semblaient trop nettes, presque cruelles dans leur précision. Les ombres étaient plus profondes, pleines de secrets murmurants. En moi, il y avait une faim grandissante. Une faim qui ne ressemblait en rien à ce que j'avais connu auparavant. Elle était terrifiante. Elle ne réclamait pas d'être apaisée : elle exigeait d'être honorée.

Les premiers jours, je me suis caché. La lumière me lacérait la peau telle une lame.

Chaque rayon était une brûlure, une agonie lente qui me rappelait ce que j'avais perdu. Le soleil n'était plus un astre bienveillant, mais un juge impitoyable. Le pain, le vin, tout ce que j'aimais autrefois avait perdu sa saveur et son sens.

Mon reflet ne m'appartenait plus. Les miroirs me renvoyaient une absence, un vide troublant. C'était comme si j'avais cessé d'exister dans ce monde.

Puis vint cette nuit.

Un homme dormait, ivre, abandonné dans une ruelle sombre et isolée. Son souffle était irrégulier. Sa gorge était offerte dans un abandon presque obscène. Je l'ai observé longtemps, fasciné. J'entendais le sang battre dans ses veines tel un tambour. Un rythme hypnotique qui résonnait en moi. C'était un appel. Irrésistible. Inévitable.

Quand mes lèvres se sont posées sur lui, je fus incapable de retenir mes larmes. Elles coulèrent silencieusement, se mêlant à la vie que je prenais. Ce n'était pas un geste de haine ou de cruauté. J'ai bu sa

vie. Lentement. Religieusement. Jusqu'à la dernière goutte. Chaque battement s'éteignait comme une étoile mourante. Je compris alors. Ce que je vivais n'était pas une rupture, mais une continuité. L'humain que j'étais n'était pas mort. Je continuais à vivre dans une autre forme, délivrée des mensonges confortables de la mortalité.

Parfois, je crois voir mon ancien visage. Il me regarde, pâle et terrifié, comme une âme enfermée dans un souvenir trop lointain pour être sauvé. Ses yeux me demandent si tout cela en valait la peine. Et je me demande : ai-je vraiment changé ? Ou le masque fragile de mon humanité est-il simplement tombé, révélant ce qui attendait patiemment en dessous ?

La transformation est lente. Chaque nuit me dépouille d'un battement de cœur, d'une saveur ou d'un parfum familier. Les choses simples s'éloignent, comme des rivages perdus dans le brouillard.

Dans la noirceur d'une nuit sans lune, j'ai tenté de prononcer mon prénom. Le son

s'est brisé sur mes lèvres. Il ne reste plus que le murmure du vent, la caresse du sang sur ma langue, la volupté étrange d'exister hors du temps, libéré de son emprise tyrannique.

Alors j'ai compris.

Je ne suis plus un homme observant la nuit. Je suis la nuit elle-même, attentive et patiente, observant l'homme. Et dans cet échange silencieux, il n'y a pas de damnation ou de rédemption. Il n'y a qu'un infini recommencement, une danse éternelle entre la faim et la mémoire.

Je marche à présent parmi les étoiles, le monde étendu sous mes pas, le cœur immobile mais vibrant de souvenirs.

Chaque vie que je prends est une offrande, une communion silencieuse. Je souris, et le monde tremble un peu. Car désormais je ne cherche plus la lumière. Je la bois.

Le tableau

Au commencement, il n'y eut qu'un visage : une apparition patiemment extraite de la blancheur muette de la toile. Le peintre avait travaillé des semaines durant, accumulant les couches comme on accumule les souvenirs, avec une minutie désespérée, strate après strate.

Cette femme, il la voyait déjà. Elle habitait en lui depuis des mois, nichée dans ce repli de l'âme où les fantômes élisent domicile. Il l'avait rêvée mille fois, dans ces heures troubles qui séparent la nuit de l'aube. Elle se tenait toujours de trois quarts, le regard tourné vers une fenêtre que lui seul pouvait discerner, donnant sur un jardin qu'il avait connu dans son enfance.

La lumière, voilà ce qu'il voulait peindre. Mais la lumière est une créature rebelle, une amante infidèle qui se donne sans jamais s'abandonner. Il n'obtint qu'une pâleur, ce reflet blafard des choses mortes. Il recula.

Non, ce n'était pas cela. Cela ne le serait jamais, s'il continuait ainsi, prisonnier de

sa propre vision, esclave de ce visage qui le hantait depuis trop longtemps. Il fallait briser quelque chose. Il fallait laisser entrer le chaos.

Il choisit un pinceau plus large. Il mêla de l'ocre à sa palette, cette terre jaune qui sent le soleil d'été. Il l'appliqua sur les pommettes. Puis un peu de vermillon au coin des lèvres, ce rouge qui est celui du sang et du désir.

Le visage s'anima.

Il gagna en chaleur, en présence immédiate. Mais il perdit ce silence essentiel. La femme semblait désormais sur le point de parler, et les paroles qu'il devinait sur ces lèvres fraîchement rougies n'étaient pas celles qu'il voulait entendre. C'étaient des paroles mondaines, des paroles de salon, des paroles qui meurent dès qu'elles sont prononcées.

Avec une rage froide, il effaça la bouche.

La première transformation fut presque imperceptible. Mais la seconde fut plus délibérée, plus violente dans son essence. Il attaqua le fond.

Adieu la fenêtre, adieu le jardin rêvé. Il posa un mur sombre, un mur qui semblait absorber toute lumière, toute espérance. Puis une ombre derrière l'épaule, qui n'était pas celle de la femme mais celle d'une présence autre. Puis une autre ombre, et une autre encore. Les ombres s'étirèrent comme des doigts dans la nuit, se rejoignirent, s'entrelacèrent. Il recula encore, le cœur battant. Ce n'est toujours pas cela, souffla-t-il.

La toile devint champ de bataille. Le pinceau se fit scalpel, puis couteau, puis griffe. Il racla certaines zones avec une fureur méthodique, mettant à nu les strates inférieures, ces couches primitives qui portaient encore la mémoire du premier dessin. La joue se fissura sous cette violence. La lumière se troubla comme l'eau d'un étang qu'on remue jusqu'à la vase.

Il ajouta du bleu.

Du bleu, beaucoup de bleu. Non pas ce bleu aimable des ciels, mais un bleu profond, presque noir, un bleu d'abîme. Le mur devint une nuit sans étoiles. La peau

devint ciel, mais un ciel mort, un ciel où plus aucun oiseau ne chanterait jamais. Le visage disparut.

À sa place, une silhouette se forma. Une forme humaine, oui, mais indistincte, avalée par les coups larges et nerveux. Il peignait debout désormais, plus vite, le bras plus libre, le souffle plus court. Il ne cherchait plus la femme. Il cherchait le mouvement.

La troisième transformation fut brutale. Dans un geste qui tenait du sacrilège et de la révélation, il retourna la toile. Le monde bascula. Les lois de la pesanteur, les lois de la perspective, tout cela s'abolit dans ce geste simple. Ce qui était haut devint bas. Ce qui était droite devint gauche. Les anciennes fissures, celles qu'il avait creusées dans ses accès de rage créatrice, devinrent des racines plongeant vers une terre imaginaire. Les ombres qu'il avait accumulées devinrent des branches tendues vers un ciel qui n'existait pas encore. La silhouette humaine se transforma en tronc, un tronc nouveau, tourmenté, portant en lui toutes les douleurs du monde.

Le bleu nocturne se mua en sève sombre, en cette substance épaisse qui monte des profondeurs pour nourrir les feuilles. Il ajouta du vert. Un arbre qui poussait depuis les restes du visage oublié, un arbre qui tirait sa sève des larmes jamais versées de cette femme qui n'était plus.

Il ne pensait plus à la femme. Il ne pensait plus à la lumière. Il ne pensait plus à rien, sinon à cette ascension silencieuse qui s'opérait sous ses doigts. Chaque coup de pinceau effaçait un peu plus le passé. Pourtant en certains endroits, si l'on plissait les yeux, si l'on acceptait de voir autrement, on pouvait encore deviner une courbe de joue dans une écorce, une paupière dans un nœud du bois, un sourire effacé dans la courbe d'une branche.

Le tableau n'oubliait pas. Il transformait. Il transfigurait. Il sauvait en détruisant. Et le peintre changeait aussi. Ses gestes devenaient plus sûrs, plus amples, plus libres. Son souffle s'apaisait. Il ne cherchait plus à corriger, à redresser, à

imposer sa volonté. Il cherchait à écouter, à entendre ce que la toile voulait devenir. La toile ne résistait plus. Elle guidait. Elle était devenue vivante, habitée par cette présence qui naît de la collaboration entre la main et l'esprit, entre le hasard et la nécessité.

Il ajouta des oiseaux. Puis il les effaça, comprenant qu'ils étaient une concession à la facilité, à la joliesse. Il ajouta une brume. Puis il la retira, sentant qu'elle alourdissait le mystère au lieu de l'alléger.

Chaque tentative n'était plus une erreur à corriger mais une mue à traverser. La dernière transformation survint sans violence, presque sans qu'il s'en aperçût. Avec délicatesse, il posa un fin glacis doré sur l'ensemble. Une transparence à peine perceptible, un voile de lumière venue d'ailleurs. Et soudain, la lumière revint. Elle ne venait plus d'une fenêtre imaginaire, d'un soleil absent. Elle semblait naître du cœur même du tronc, remonter dans les branches comme une sève lumineuse, se diffuser dans le bleu nocturne comme une aube qui n'en finirait pas de se lever.

Ce n'était plus un portrait. Ce n'était plus tout à fait un arbre, du moins pas un arbre de ce monde. C'était une présence. Une présence qui vous regardait, avec ces yeux que n'étaient plus des yeux, avec cette conscience qui était quelque chose de plus vaste, de plus ancien. Il recula une dernière fois.

Ses jambes tremblaient. Ses mains, pour la première fois depuis des heures, retombaient le long de son corps. La toile n'avait plus rien à voir avec ce qu'elle était au commencement. Nulle trace évidente du premier visage, nulle fenêtre, nulle pâleur. Pourtant tout y était encore. La femme était là, dans chaque fibre de cet arbre. La lumière était là, dans chaque éclat doré.

Au commencement, il voulait capturer une image, figer un instant, posséder la beauté.

À la fin, il avait accepté de perdre jusqu'à l'idée même de ce qu'il cherchait.

Et dans cette perte, quelque chose avait grandi. Il posa le pinceau sur la table, avec la précaution qu'on met à déposer un objet sacré.

Le tableau était terminé.

Le savant fou

Il y a dans l'ombre moite de ce laboratoire, niché au cœur des marais de la Louisiane, une quête qui défie la volonté même du Créateur. Je suis le docteur Julian St. Clair, et mon nom ne figure plus dans les registres des académies respectables. On m'a chassé, moi et mes songes de phosphore et de galvanisme, pour avoir osé prononcer une vérité que la science cache sous le boisseau : la vie n'est qu'une étincelle, et l'étincelle peut se coudre.

Ma première tentative, sur une forme humaine, échoua dans un chaos de chairs récalcitrantes et de cris que l'on entendit jusqu'aux bayous. Mais l'échec enseigne mieux que le succès. J'abandonnai le modèle adamique, trop parfait, trop entaché de cette âme qui se rebelle. Je me tournai vers la bête. Une créature sans mémoire du péché originel, sans le poids des Écritures. Un tabula rasa de tendons et de fourrures.

Oh, vous me croiriez fou. Peut-être le suis-je. Mais le génie et la folie ne sont-ils pas les deux yeux du même cyclope ? Laissez-moi vous conter ma seconde Genèse.

Je rassemblai les pièces avec une dévotion de joaillier. De la panthère de Floride, je prélevai l'épine dorsale, souple, nerveuse, capable de fouetter l'air comme une liane vengeresse. Du grizzly des montagnes, les épaules. Il fallait de la puissance brute, une capacité à porter le poids d'une vie qui n'aurait pas de cesse de se demander pourquoi elle est. Du loup gris, les pattes antérieures, pour la grâce prédatrice. Et pour les postérieures, le kangourou, cet hérétique de la nature qui défie l'équilibre. Le torse fut le plus difficile: je le façonnai à partir du muscle cardiaque d'un bœuf, plusieurs cœurs fusionnés par mes acides, afin qu'ils battent non pas à l'unisson, mais en polyrythmie, comme une horloge vivante.

Quant à la tête... Ah, la tête. Je ne voulais ni le museau du chien, ni le groin du sanglier. Je voulus le regard. Je prélevai

donc les yeux d'un grand-duc d'Amérique, globes d'or cerclés d'ébène, capables de voir la souris sous la neige et, me plut-je à penser, l'invisible coin d'ombre où se cache l'âme. La mâchoire vint du caïman, pleine de dents qui repoussent à l'infini, pour mordre éternellement le fruit de la connaissance. Et je refermai le tout d'une peau de serpent des bois, écailles lustrées comme des armures de deuil.

Il m'avait fallu trois automnes. Trois automnes de solitude peuplée de rôles de bêtes sacrifiées sur l'autel de mon ambition. Les voisins, ces chiens de chrétiens, parlaient de démon. Moi, je parlais d'Art.

La nuit où tout bascula, l'air pesait comme une chape de plomb fondu. Le marais exhalait des senteurs de décomposition et de fleurs trop lourdes. J'avais disposé ma créature sur une table de marbre noir, ses membres disparates reliés par mes sutures, du fil de soie tressé avec du crin de cheval, imbibé de mercure et de larmes de mandragore. Elle ressemblait à un

éden brisé, un puzzle divin tombé de la table du Créateur en état d'ébriété.

Je levai les bras vers les paratonnerres qui hérissaient le toit de ma demeure, tels les doigts d'un suppliant. Le ciel répondit. Non pas par un éclair, non. Par une lente, une interminable déchirure. La foudre vint, non pas en coup de fouet, mais en coulée de lait incandescent, elle emprunta mes bobines de Ruhmkorff, mes électrodes d'argent, et elle pénétra la créature.

Le corps sursauta. Un spasme. Puis un autre. Chaque fragment sembla se rappeler sa vie passée. La patte de loup griffa l'air, cherchant une proie disparue. La mâchoire du caïman claqua sur rien. Les yeux de hibou s'allumèrent, non pas d'une lumière intérieure, mais d'un reflet de l'éclair, comme deux lunes mortes.

Puis le silence.

J'approchai. Mon souffle coupait l'air en lamelles. Je posai la main sur le torse bovin. Rien. Pas un battement. L'échec me mordit le cœur. Je reculai, brisé, prêt à

briser mes fioles, à jeter ce pantin difforme au feu des herbages.

C'est alors que j'entendis un bruit. Non pas un cri. Ni un grognement. Un froissement. Comme celui d'un livre que l'on ouvre après des décennies d'abandon. La créature tourna la tête. Lentement, avec une économie de mouvement que je ne lui avais pas programmée. Les yeux de hibou me trouvèrent dans la pénombre.

Et elle parla.

Sa voix ne sortait pas d'un larynx, mais d'une vibration de ses sutures, un grésillement de fil mouillé. Elle dit : « *Pourquoi ?* »

Un seul mot. Le plus terrible. Celui que je fuyais depuis ma première enfance, lorsque je disséquais des grenouilles pour voir battre leur cœur hors de leur poitrine.

« *Parce que je le pouvais,* » répondis-je, d'une voix qui n'était pas la mienne, une

voix de gamin pris la main dans le bocal à abats.

La créature se dressa. Elle n'était ni droite ni courbe. Elle était une géométrie de l'horreur. La panthère, le grizzly, le loup, le kangourou, toutes ces bêtes se disputaient l'usage de ses membres. Elle fit un pas, hésitant entre la souplesse féline et la lourdeur de l'ours, et trébucha dans un tas d'instruments. Je reculai.

« Tu m'as fait, » grésilla-t-elle. *« Mais tu ne m'as pas pensé. »*

Je compris mon erreur, à cet instant précis. Victor Frankenstein avait assemblé l'homme à partir de l'homme. Il avait créé un miroir. Moi, j'avais assemblé l'impossible. J'avais cousu ensemble des mémoires de proie et de prédation. Dans cette poitrine, battaient plusieurs cœurs de bœuf, mais dans cette tête, tournaient plusieurs instincts. La créature n'était pas une. Elle était une meute. Un vol. Un banc. Elle portait en elle la panthère qui guette, le loup qui traque, le caïman qui attend, et le serpent qui rampe. Et au

centre, l'œil du grand-duc, qui voit tout, qui juge tout.

Elle se mit à pleurer. Des larmes épaisses, non pas salées, mais acides, qui brûlèrent ses joues écaillées. Elle pleurait sa condition, mais je jure sur la tombe de ma mère que je vis autre chose : une jubilation. Un coin de sa mâchoire de caïman se souleva, non pas pour mordre, mais pour sourire.

« Tu m'as donné la vie, » dit-elle. « Je te donnerai la mort. Non par haine. Par nécessité. C'est la loi de la chaîne que tu as recousue. »

Elle bondit. Avec la patte arrière du kangourou, elle franchit la table. Avec la patte avant du loup, elle attrapa une lancette. Avec l'épaule du grizzly, elle me plaqua contre le mur de pierre. Ses yeux de hibou ne clignaient pas. Ils me dévêtaient de mon humanité.

« Attends, » suppliai-je. « Je peux te défaire. Te rendormir. Te refaire mieux. »

« Tu ne peux défaire que ce que tu comprends, » souffla-t-elle. « Et tu ne me comprends pas, mon père. Je suis ton rêve devenu cauchemar, et le cauchemar a des dents. »

La lancette s'enfonça dans ma gorge. Pas profondément. Juste assez pour que je sente ma vie couler, tiède, le long de mon col amidonné. Je m'effondrai sur le sol carrelé d'os de ragondin. La créature se pencha sur moi. Pour la première fois, son odeur me frappa – un compost de forêt primitive, de sueur de proie, de pollen fossile. Elle me regarda mourir avec la curiosité d'un enfant qui écrase une chenille.

« Je te remercie, » murmura-t-elle. « Grâce à toi, je sais que je peux avoir faim. Grâce à toi, je sais que je peux tuer. Maintenant, je vais marcher. Je vais aller dans ton monde, celui qui t'a rejeté, et je vais lui montrer ta plus belle invention. »

Elle se releva. Elle tituba vers la porte. Ses pattes de kangourou firent un bruit sourd sur le bois pourri. Avant de sortir,

elle tourna la tête par-delà son épaule
(une rotation à 180 degrés, grâce à la
colonne de panthère) et ajouta :

*« Ne t'inquiète pas, père. Je ne te laisserai
pas pourrir ici. Les enfants mangent
toujours leurs parents, un jour ou l'autre.
C'est la seule loi que tu as oublié de
recoudre. »*

Et elle s'enfonça dans les ténèbres
humides du marais, emportant avec elle
mes éclairs, ma science et le dernier
battement de mon cœur d'homme.

Aujourd'hui, on dit que les chasseurs du
bayou rencontrent une ombre patchwork.
Qu'elle porte dans ses yeux de hibou
l'histoire de toutes les bêtes qu'elle fut, et
dans sa mâchoire de caïman la promesse
de toutes celles qu'elle dévorera pour
devenir autre chose encore.

Moi, je gis ici, ma vie s'écoulant goutte à
goutte sur le carrelage osseux. Et j'écoute.
J'écoute le marais. Il se tait. Les
grenouilles ne coassent plus, les cigales
ne crissent plus. Toute la nature retient

son souffle, comme si elle attendait que sa nouvelle enfant apprenne à rugir.

Mon chef-d'œuvre est dans la nature. Et je meurs avec cette unique consolation : mon nom ne figurera dans aucune encyclopédie, mais ma créature hantera chaque berceau de la Louisiane. Elle est la preuve vivante que la vie n'est qu'une couture. Et que Dieu, contrairement à ce que disent les curés, ne fut jamais qu'un fou avec une aiguille.

Le Poids de la Lumière

Il y a, dans le silence de ma chambre, une vérité que je n'ai jamais confiée à personne. Pas à ma mère, qui traverse le couloir comme un fantôme épuisé. Pas à mon père, dont la présence se résume au bruit lointain d'une télévision allumée dans l'autre aile de l'appartement. Pas même à ce miroir fêlé, accroché au-dessus de ma commode, ce miroir qui chaque matin me renvoie l'image d'un garçon que je ne choisis pas d'être.

Je m'appelle Gabriel. J'ai seize ans. Les autres garçons, dans la cour du lycée, possèdent cette densité charnelle que je leur envie. Ils rient fort, ils bousculent, ils occupent l'espace comme s'ils en étaient les propriétaires légitimes. Moi, je me glisse le long des murs. Mes épaules sont voûtées, mon regard fuit. Lorsqu'on m'adresse la parole, ce n'est jamais une attaque, c'est pire. C'est une absence. On me voit, et l'on regarde au travers.

Je suis l'enfant qui n'a pas de voix. Le figurant de sa propre vie.

Ce matin de novembre, sous une pluie glaciale qui transformait la ville en un aquarium d'acier, la métamorphose n'était pas une idée. C'était un souvenir impossible. Je rentrais chez moi par la ruelle qui longe l'ancienne brasserie désaffectée, un raccourci que je prenais par habitude, parce qu'il n'y avait personne pour m'y voir. C'est là que j'ai senti le premier frisson. Non pas un frisson de froid, mais un frisson d'origine inconnue, comme si une main invisible avait plongé dans ma poitrine pour y pincer une corde que je ne savais pas posséder.

Le sol s'est dérobé. Les pavés gras et luisants se sont couverts d'une pellicule de givre qui n'existait pas une seconde plus tôt. Mon cœur a cogné. J'ai cru à une crise de panique, la bonne vieille angoisse qui me nouait les tripes avant chaque interrogation orale. Mais c'était autre chose. C'était plus ancien. C'était un battement de tambour venu du fond des âges, un appel qui n'avait rien d'humain.

Je me suis appuyé au mur, haletant. Mes mains tremblaient. Et c'est alors que j'ai vu mes mains.

Elles brillaient.

Une lueur phosphorescente, d'un bleu laiteux et doux, montait de mes phalanges comme la lueur d'une méduse perdue dans les abysses. J'ai poussé un cri étouffé, un son de souris surprise. Je les ai tournées, retournées, incrédule. La lumière ne venait pas de l'extérieur. Elle émanait de moi. De mes os, de mon sang, de cette moelle que je croyais si grise. La panique, cette fois, fut totale. J'ai voulu courir, mais mes jambes refusaient de m'obéir. Non qu'elles fussent paralysées par la peur, elles étaient devenues trop légères. Trop rapides. Comme si le squelette de plomb qui m'avait toujours alourdi s'était subitement changé en fibre de verre et en éclairs.

Il n'y avait personne dans la ruelle.
Personne pour témoigner de ce que je fus sur le point de devenir.

Je me souviens d'une chaleur soudaine, d'une pression derrière les yeux, et puis plus rien. Un trou noir. Une éclipse intérieure.

Lorsque j'ai rouvert les paupières, j'étais à trente mètres du sol, perché sur le rebord de la cheminée de la brasserie. La pluie avait cessé. La ville s'étendait sous moi, toute de toits mouillés et de fenêtres éclairées, comme un immense plateau de théâtre dont les acteurs ignoraient le public. Je ne ressentais ni vertige, ni peur. Seulement une étrange sérénité, celle des chats de gouttière qui regardent le monde d'en haut. Mon corps avait changé. Je le sentais dans la moindre fibre : les muscles que je n'avais jamais eus, ces cordes dormantes depuis ma naissance, s'étaient éveillés. Ma peau n'était plus cette pâleur malade de jeune homme qui ne voit jamais le soleil. Elle luisait, toujours, mais d'un éclat plus subtil, presque métallique. Comme du papier d'argent froissé.

Je me suis regardé les mains. Elles étaient belles. Pour la première fois, j'ai

trouvé que quelque chose chez moi
pouvait être qualifié de beau.

Et puis le son est venu. Un grondement,
au loin. Un cri.

Une femme, là-bas, sur le boulevard. Sa
silhouette frêle se découpait sous un
réverbère. Deux ombres plus grandes la
menaçaient, leurs voix râpeuses montant
jusqu'à moi, déformées par la distance. Il
y a des instants où le monde se fige. Où
l'on comprend que tout ce qui précède
n'était qu'une longue attente, une
gestation silencieuse. Je n'ai pas réfléchi.
Je n'ai pas pesé le pour et le contre. Je
n'ai pas eu le temps de ressentir la peur,
cette compagne fidèle qui ne m'avait
jamais quitté. J'ai simplement sauté.

Le vent a sifflé à mes oreilles, mais il ne
me giflait pas. Il m'épousait. Il me portait.
Je me suis laissé tomber dans le vide
avec la grâce involontaire d'une plume
d'ange déchue. L'atterrissage, sur
l'asphalte du boulevard, fut si doux que je
n'ai pas entendu mes semelles frapper le
sol. Les deux hommes se sont retournés.

La femme a poussé un cri. J'ai vu leurs visages : la surprise, puis la peur. Eux qui étaient si grands, si forts, si pleins de cette arrogance que j'avais toujours subie, soudain, ils vacillaient. Ils reculaient.

Je ne leur ai pas parlé. Les mots, chez moi, avaient toujours été des obstacles. Je leur ai simplement lancé un regard. Un regard calme, presque doux, mais qui contenait toute la lumière bleutée qui brûlait maintenant dans ma poitrine. L'un d'eux a lâché la sacoche de la femme. L'autre a bredouillé quelque chose d'inintelligible. Puis ils ont fui. Leurs pas résonnaient sur le trottoir comme ceux d'enfants pris en faute.

La femme m'a regardé, bouche bée. Elle a voulu me remercier, mais j'étais déjà parti. Non par modestie, par instinct. La lumière en moi palpitait, diminuait, menaçait de s'éteindre. Je me suis éclipsé dans l'ombre d'une porte cochère, et là, adossé contre le bois moisi, j'ai senti la métamorphose se défaire. La force m'a quitté comme un souffle. Mes muscles ont fondu. Ma peau est redevenue terne,

cireuse, adolescente. La lueur s'est évanouie.

Je suis resté là, blotti, grelottant sous ma veste trop mince. La pluie s'est remise à tomber. Je n'étais plus Gabriel, l'enfant effacé. Je n'étais pas encore ce héros que je venais d'entrevoir. J'étais une chrysalide ouverte, un cocon vide, suspendu entre deux mondes.

Cette nuit-là, dans ma chambre, je n'ai pas fermé l'œil. J'ai écouté battre mon cœur, ce muscle docile, ce métronome sans histoire. Mais sous le battement ordinaire, j'ai perçu un autre rythme. Une onde plus lente, plus profonde, venue d'un lieu que je ne connaissais pas. La transformation, ai-je compris, n'est pas un événement. C'est un apprentissage. Une hantise. On ne devient pas super-héros en un éclair, dans une ruelle. On le devient chaque matin, lorsqu'on choisit de ne pas avoir peur de sa propre lumière.

Demain, je retournerai dans cette ruelle. J'apprendrai à dompter la flamme qui sommeille sous ma peau. Je découvrirai si

cette puissance a un prix, si elle exige un sacrifice. Mais pour la première fois de ma vie, ce n'est pas la peur qui me tient éveillé. C'est l'attente.

Je suis Gabriel. J'ai seize ans. Et je ne suis plus transparent. Dans les profondeurs de mon silence, quelque chose de terrible et de magnifique s'est enfin réveillé.

Que cela nous plaise ou non, les anges commencent toujours dans la cendre.

Le Chant des Citernes

Sous le ciel de cuivre d'Aramis, il n'était pas d'autre musique que le pas cadencé des soldats sur les dalles de basalte. Je me souviens de cette résonance creuse, ce martèlement qui montait des rues en entonnoir jusqu'aux fenêtres closes de la citadelle. Le Grand Silène, notre dictateur immortel, aimait à dire que le silence était la seule démocratie digne de ce nom, un silence où chaque bouche tondue pouvait rêver en secret, pourvu qu'elle ne chuchote point à l'oreille du voisin.

Je m'appelle Lysis, et j'étais gardien des Eaux Sombres. Mon métier consistait à veiller sur les citernes souterraines qui serpentent sous la ville basse. Un labyrinthe de voûtes et d'ombre, où l'on entendait pleurer les sources captives. C'est là, dans cette géographie de l'humide et du taciturne, que j'ai vu la transformation germer, non point dans un éclat de foudre, mais dans le lent pourrissement d'une graine jetée au mortier.

Notre peuple était un peuple de statues vivantes. Le Silène nous avait sculptés à la serpe : l'homme d'Aramis ne riait qu'à voix étouffée, ne pleurait qu'en tournant son visage contre le mur. Les délateurs pullulaient comme des fourmis dans une charogne. Pourtant, sous cette chape de plomb, quelque chose bougeait. J'avais remarqué, au fond des citernes, que l'eau ne coulait plus de la même manière. Elle se faisait plus nerveuse, plus imprévisible, comme si la terre elle-même rejetait l'ordre implacable du tyran.

La révolution n'a pas commencé sur les places publiques, ni par des cris. Elle a commencé dans le silence d'un cordonnier nommé Thémis. Un homme petit, voûté, qui portait des lunettes cerclées de fer. Il avait passé vingt ans à copier les décrets du Silène sur des rouleaux de papyrus, jusqu'au jour où sa plume se brisa. Il se leva, posa l'encre sur la table, et dit simplement : « Assez. » Il le dit à voix basse, dans son atelier obscur. Mais les murs d'Aramis sont poreux comme des éponges. Le mot traversa les

briques, glissa sous les portes, roula dans les rigoles.

On vint le chercher à l'aube. Je le vis passer devant ma guérite, menotté, le visage étonnamment paisible. C'est alors que le peuple, cette hydre silencieuse, fit sa première écaille. Une femme, une marchande d'olives noires, la bouche tachée de leur jus, s'avança sur le chemin des soldats. Elle ne brandissait aucune arme. Elle tenait seulement une amphore renversée, vide, qu'elle frappa contre un mur. Le bruit, dans la matinée glaciale, eut la clarté d'une cloche fêlée. Un son laid, discordant, mais vrai.

Les soldats hésitèrent. Le Silène leur avait enseigné la peur comme seule liturgie. Mais devant cette femme au ventre rond, devant cette amphore qui pleuvait en tessons, ils virent autre chose : non pas une menace, mais une fatigue aussi vieille que le monde. La fatigue de retenir sa respiration.

En trois jours, tout bascula. Je ne vous décrirai point les barricades de charrettes

brisées, ni les torches qui embrasèrent les archives du Palais. Ce serait trop facile, trop épique. La véritable métamorphose fut plus étrange : je la vis dans le regard des enfants.

Le deuxième soir, alors que la citadelle crachait encore des volutes de fumée, une petite fille s'assit sur le rebord d'une citerne. Elle avait les cheveux emmêlés comme des racines. Elle se mit à chanter. Ce n'était rien, une comptine que sa mère lui avait apprise, une chanson interdite, que l'on ne murmurait que dans les caves, les dents serrées. Mais là, à ciel ouvert, la voix monta, fragile, hésitante, puis plus assurée.

Une à une, d'autres voix se joignirent. Des voix d'hommes mûrs, éraillées par les années de mutisme. Des voix de vieilles femmes, aiguës comme des lames. Des voix d'adolescents en train de muer, qui craquaient sur les notes hautes. Ce n'était pas beau. C'était même affreusement faux, désaccordé. Mais c'était la première fois que le peuple d'Aramis produisait un

son qui n'était ni un ordre, ni une plainte, ni un mensonge.

Le Grand Silène regardait tout cela depuis sa tour d'ivoire. Il avait ordonné de tirer sur la foule. Ses généraux baissèrent les yeux. « *Nous ne pouvons plus,* » dit l'un d'eux, le vieux Laris, qui avait jadis écrasé une révolte dans le sang. « *Les fusils sont rouillés. Et puis... écoutez.* »

On entendait ce chœur informe monter des rues. Un chant qui n'avait ni refrain ni structure, qui se cherchait lui-même en tâtonnant. C'était le chaos. C'était la vie. C'était la métamorphose la plus radicale qui soit : le passage de la peur organisée à l'émotion libre.

Le Silène se suicida cette nuit-là. Non point par lâcheté, je crois, mais par incompréhension. Il avait bâti un monde de marbre, et on lui répondait par une boue chantante. Il avala un flacon de ciguë en écoutant, pour la dernière fois, le bruit des pas qui n'étaient plus cadencés. Des pas qui couraient, dansaient,

trébuchaient, s'arrêtaient pour rire ou pour pleurer.

Les jours qui suivirent furent étranges. Nous ne savions pas être libres. Nous avions oublié comment choisir. La première assemblée populaire se tint sous les voûtes des citernes, c'était l'endroit le plus sûr, le plus loin des oreilles du défunt tyran. Nous étions serrés comme des olives dans un pressoir. Thémis, le cordonnier libéré, s'avança au centre. Il tenait à la main un morceau de charbon de bois.

« Nous allons voter, » dit-il. Sa voix tremblait. « Pour la première fois. Quiconque sait faire une croix sur un mur peut participer. »

Ce fut un désastre magnifique. Les vieux ne savaient pas écrire. Les jeunes proposaient des lois absurdes. Une femme réclama que tous les chats soient déclarés citoyens. Un homme exigea que l'on brûle toutes les horloges, parce que le temps du Silène avait été un temps de mensonge. Nous passions des heures à

débattre de détails insignifiants, et nous en sortions épuisés, mais avec une sorte d'ivresse claire. L'ivresse de se tromper ensemble.

La métamorphose, vous dis-je, ne fut pas l'installation d'un parlement, ni la rédaction d'une constitution, bien que tout cela vînt ensuite, dans le tumulte des premiers mois. La vraie métamorphose fut ceci : un matin, je me réveillai et j'entendis mon voisin chanter sous la douche. Lui, l'homme qui pendant quarante ans n'avait ouvert la bouche que pour dire « *oui, seigneur* » ou « *merci, seigneur* ». Il chantait faux, avec entrain, une chanson paillarde qu'il avait dû apprendre dans sa jeunesse secrète.

Je pleurai, adossé à ma porte. Non de tristesse, mais de cette joie insupportable qu'est la liberté ordinaire.

Aujourd'hui, Aramis est une démocratie bancale, bruyante, parfois ridicule. Nos dirigeants se querellent sur la place publique. Les journaux inventent des scandales. Les enfants jettent des pierres

dans les fenêtres du Palais pour le plaisir d'entendre le verre se briser, un son qu'ils n'avaient jamais connu. Le soir, quand je descends dans les citernes, l'eau a retrouvé son cours paisible. Elle ne sanglote plus contre les parois. Elle coule, simplement, comme une chose qui a oublié la peur.

Et moi, Lysis, l'ancien gardien des Eaux Sombres, je n'ai plus de titre. Je suis un homme parmi d'autres. Ce n'est rien. C'est tout. Car la plus belle des transformations, celle qu'aucune dictature ne peut prévoir, c'est quand un peuple cesse d'être un troupeau pour devenir une assemblée de solitudes qui chantent faux ensemble.

Je retourne à ma citerne. La nuit tombe. Quelque part, un enfant rit. Et ce rire, ce petit rire perlé, est la seule constitution dont nous n'ayons jamais eu besoin.

L'Âme des pierres

Il se dresse là, depuis avant que cette rue ne soit une rue, depuis avant que ce quartier ne porte le nom d'un héros de pacotille. On l'appelle l'immeuble Delcourt, du nom du négociant en vins qui l'offrit à sa fille en 1847, mais pour nous, les enfants du bitume et des caves, il est simplement « le Vieux ». Un colosse de pierre grise et de brique sombre, au front orné de chimères aux ailes brisées, aux balcons de fonte ouvragée qui griffent le ciel comme des racines mortes. Il a la beauté des choses qui ont trop souffert.

Depuis soixante-dix ans, il n'a connu que l'abandon. Ses fenêtres sont des orbites vides. Ses planchers, des claviers pour les pas des chats errants et des amants sans logis. Je l'aime ainsi. Je l'aime pour ses lézardes, pour l'odeur de moisi et de pluie ancienne qui imprègne ses escaliers de bois, pour le murmure des canalisations rouillées qui chantent, la nuit, des plaintes de vaisseau fantôme. Il est ma cathédrale intime, mon monument à la mort gracieuse.

Mais aujourd'hui, des hommes en blouses blanches – comme des chirurgiens, mon Dieu – ont déroulé des plans sur le trottoir. Le promoteur a signé. La mairie a donné son blanc-seing. L'immeuble Delcourt va « bénéficier d'une opération de rénovation complète ». Je hais ce verbe. *Bénéficier*. Comme si l'on offrait un manteau neuf à un cadavre. Il sera mis aux normes, voyez-vous. Aux normes parasismiques, thermiques, acoustiques, aux normes de sécurité incendie. On lui injectera du polystyrène dans les veines, on lui posera un cœur de climatisation réversible, on lui greffera des fenêtres à double vitrage auxquelles les fantômes ne sauront plus se frotter.

Je m'appelle Lucien, et je suis le seul à m'y opposer. Non par un discours, par une présence. Chaque nuit, je franchis la palissade de chantier, je me glisse par la brèche du sous-sol, la porte que les ouvriers n'ont pas encore murée, et je marche. Je marche dans le silence du Vieux. Je passe ma main sur les moulures de plâtre du plafond du premier étage, là où la comtesse de Vaudreuil donnait ses

bals. Le plâtre s'effrite sous mes doigts comme une peau très vieille. Je l'écoute.

Et ce soir, le Vieux me parle.

C'est un grondement sourd, qui vient de ses fondations. Pas un bruit. Une présence. Un frémissement de l'air saturé de poussière. Je lève ma lampe tempête, et la lumière tremble sur les murs décrépits. Les tapisseries à ramages, dévorées par la lèpre de l'humidité, semblent remuer. Une métamorphose est en marche, je le sens. Mais pas celle que les architectes ont dessinée.

L'immeuble Delcourt ne veut pas de leur seconde jeunesse. Il veut sa mort, ou sa résurrection à lui. Pas celle des normes.

J'arrive au troisième étage, là où le plancher s'est affaissé comme une selle usée. Une affiche de l'entre-deux-guerres, collée sur un mur, représente un phare dans la tempête. Les couleurs ont coulé, le phare ressemble à une épine de cierge. C'est à cet instant que je vois la première transformation : une canalisation en

cuivre, neuve, qu'ils ont installé ce matin, pend du plafond. Elle est déjà oxydée. Pas d'un vert-de-gris naturel, non. D'un noir profond, visqueux, comme si le bâtiment avait vomi de la bile sur ce corps étranger. Le cuivre a gonflé, tordu, éclaté en une fleur monstrueuse. Une fleur de métal mort.

Je recule. Mon dos heurte le mur de briques, et la brique devient tiède. Puis chaude. Puis brûlante. Une chaleur intérieure, organique, comme celle d'une fièvre. Le Vieux a de la fièvre. Ils lui injectent du ciment armé, des isolants synthétiques, des gaines électriques ignifugées, et lui, il réagit comme un organisme rejetant une greffe. Il transforme leurs normes en cancer.

Je descends les escaliers en courant. Les marches de pierre, que je connais par cœur, se dérobent. Elles ne craquent pas. Elles fondent. Mes semelles s'enfoncent dans un matériau mi-sable mi-glaise, d'une consistance répugnante, tiède et humide. Le bois des rampes se couvre de bourgeons. Des bourgeons aveugles,

blancs, sans feuilles, qui éclatent dans un bruit de succion. Je trébuche, je me relève, ma lampe tombe et se brise. L'obscurité est totale. Mais une obscurité qui n'est pas vide. Elle est dense, mouvante, habitée.

Alors, je comprends. La métamorphose de l'immeuble Delcourt n'est pas une destruction. C'est une régression. Il ne veut pas être neuf. Il veut redevenir ce qu'il était avant d'être un bâtiment. Il veut redevenir roc, sève, terre, argile. Il défait patiemment, fibre par fibre, pierre par pierre, le travail des maçons et des charpentiers d'antan. Il se déconstruit vers sa propre genèse. Les normes de sécurité incendie ? Il n'aura plus besoin de les respecter, car il n'aura plus rien de combustible. Il redeviendra minéral brut, ou peut-être quelque chose d'encore plus ancien, un magma endormi.

Un bruit de succion, plus proche. J'allume le briquet de ma poche. La flamme minuscule éclaire le palier du deuxième. Une porte, celle de l'ancien salon rouge, est en train de se résorber. Le chêne

massif se fripe, se ride, se liquéfie comme une écorce dans l'acide. Les clenches de cuivre se dissolvent en une larme métallique qui coule le long du bois liquide. De l'autre côté, je vois le salon. Mais ce n'est plus un salon. C'est une cavité dans la pierre vive. Des stalactites de plâtre dégoulinent du plafond. Le parquet s'est transformé en une dalle de grès grossier, parsemée de fossiles improbables, des coquilles d'escargots modernes, un briquet jetable, une pièce de monnaie de 1972, tous pris dans la roche comme des insectes dans l'ambre.

Le Vieux digère son passé. Il le métamorphose en géologie.

Je devrais avoir peur. La peur est là, nichée sous mon sternum, une petite bête froide. Mais une autre émotion l'emporte : l'émerveillement. Un émerveillement presque religieux. Je suis témoin d'une apocalypse intime, d'une mutation qui défie toute la technique des hommes. Ils voulaient le mettre aux normes ? Il se met hors normes. Hors du temps. Hors de la matière même.

Je me souviens des paroles du vieux maçon que j'avais rencontré sur un autre chantier, il y a des années. Il m'avait dit, en crachant sa chique : « Un immeuble, m'sieur, ça meurt jamais vraiment. Ça s'ennuie, ça oublie, ça rêve. Mais ça ne meurt pas. » L'immeuble Delcourt ne meurt pas. Il rêve. Il rêve qu'il est une falaise battue par les vents d'un océan disparu. Il rêve qu'il est une grotte où dorment des ours des cavernes. Et son rêve est si puissant qu'il tord l'acier, qu'il pourrit le PVC, qu'il fait éclater le béton comme une coquille d'œuf.

Je recule jusqu'à l'escalier de service. La seule issue que les travaux n'ont pas encore condamnée. Derrière moi, j'entends un craquement immense, un gémissement de baleine échouée. Le mur pignon vient de s'ouvrir en deux. Par la fissure, large comme une bouche, je vois le ciel nocturne. Mais un ciel étrange, traversé de lueurs vertes, comme des aurores boréales. Est-ce la pollution ? Est-ce le Vieux qui exsude sa propre lumière ?

La métamorphose s'accélère. Les gravats, les débris, les bouteilles vides, les vieux matelas – tout ce qui était déchet – se fluidifie, se mélange, s'ordonne en veines minérales. Les tuyaux de plomb se tordent en racines qui plongent vers les sous-sols, aspirant l'eau de la nappe phréatique. Les poutres métalliques rouillent, puis se dérouillent, puis deviennent du minerai de fer, du simple limon ocre. Le bâtiment se dévore lui-même pour renaître en caverne. Il n'aura plus d'étages, plus de chambres, plus de couloirs. Il aura des boyaux, des chambres souterraines, des dômes de roche.

Je franchis la palissade. Je cours sur le trottoir. Derrière moi, l'immeuble Delcourt tremble. Pas comme un immeuble qui s'effondre. Comme une chrysalide qui bouge. Les fenêtres, une à une, s'obstruent de pierre. Les balcons de fonte se tordent en bourgeons de métal noir. Les chimères aux ailes brisées lèvent la tête, et leur gueule de pierre s'ouvre sur un vide qui n'est plus vide.

Demain, les ouvriers arriveront avec leurs casques blancs, leurs plans certifiés ISO, leurs certifications HQE. Ils trouveront une façade grise, apparemment intacte, mais lisse, étrangement lisse, comme une peau cicatrisée. Ils frapperont. La pierre sera dure. Trop dure. Aucun marteau-piqueur n'y fera entaille. Aucun acide ne la rongera. Ils foreront pour prélever un échantillon, et le foret se brisera. Alors ils hausseront les épaules. Ils diront que c'est un vice caché. Ils râleront contre l'architecte, contre le bureau d'études. Ils iront voir ailleurs.

Et moi, je reviendrai la nuit. Je poserai ma main sur le mur lisse et tiède. Je l'appellerai par son nom. Il m'entendra, du fond de sa nouvelle et antique géologie. Il ne me répondra pas par un bruit. Il me répondra par un frémissement à peine perceptible, comme un très vieux chat qui ronronne sous une couverture. Et je saurai que le Vieux n'a pas été rénové. Il a été métamorphosé. Il est devenu la norme de lui-même. La seule qui vaille.

Aux normes, dites-vous ? Oui. Aux siennes. Et les siennes sont une éternité silencieuse, une lente dérive vers la nuit des temps, un doux et terrible abandon à la pierre, à la terre, au seul mouvement qui vaille : celui de redevenir ce que l'on fut avant les hommes. Avant les normes. Avant les plans.

Je lève mon front vers sa façade. Une étoile, la première, se reflète dans une vitre qui n'est plus en verre mais en obsidienne naissante. Et je pleure. Je pleure parce que c'est la plus belle chose que j'aie jamais vue. Une seconde jeunesse, oui. Celle des montagnes.

Le sourire sous le masque

Il y a, dans la moiteur d'un chapiteau de banlieue, une odeur que seuls les clowns connaissent : celle de la poudre de riz mêlée à la sueur, au cuir des chaussons trop larges, et à cette angoisse particulière qui précède l'entrée en scène.

Ce soir-là, cette odeur était pour moi plus lourde que d'habitude. Elle avait la consistance d'un suaire.

On m'appelle Filippo. Mais ce soir, je ne savais plus très bien qui se cachait sous le rimmel et le rouge. J'avais reçu l'appel dix minutes avant le lever du rideau. Dix minutes. C'est le temps qu'il faut pour défaire un monde, pour réduire une vie en cendres, et pour enfiler un nez rouge en plastique. J'avais fait les trois.

Ma mère. C'est un mot si petit pour une absence si grande. À l'autre bout du fil, la voix blanche d'une infirmière m'avait dit : « Monsieur, nous avons tout tenté. Elle est partie il y a une heure. » Partie. Comme on quitte une pièce. Comme on referme

un livre. Mais il n'y avait plus de livre. Il n'y avait plus que ce téléphone gris, moite contre ma joue, et le bruit sourd de mon cœur qui refusait de s'arrêter, lui.

J'avais voulu hurler. J'avais voulu arracher ma veste à carreaux, piétiner ma perruque verte, et courir sous la pluie glacée de novembre jusqu'à ce que mes poumons éclatent. Mais il y avait les enfants.

Derrière le rideau de velours rouge, je les entendais. Ils riaient déjà, ces petits êtres cruels et merveilleux, sans savoir que le monde venait de basculer. Ils attendaient Filipo.

Et c'est là que le drame véritable commença. Non pas la mort de ma mère – celle-là était un fait, une pierre noire et définitive – mais l'obligation de sourire alors que mon âme saignait. Le clown, me direz-vous, est un menteur professionnel. On croit qu'il est triste sous son maquillage, c'est un cliché. Mais la vérité est bien pire : parfois, il est anéanti, et il doit faire rire.

Je me suis regardé dans la glace fêlée de ma loge. Mon visage nu était celui d'un homme de quarante-deux ans, les traits tirés, les yeux cernés par les nuits blanches de tournée et maintenant par cette nouvelle, cette morsure. J'ai pris le pot de blanc gras, et j'en ai enduit mes joues, mon front, mes paupières. Chaque couche de fard était une pelletée de terre sur un cercueil. Le rouge, sur la bouche, l'étira en un rictus permanent. Le noir, autour des yeux, creusa deux lacs d'encre où je pourrais noyer mes larmes. Puis le nez rouge. Cette petite sphère de plastique, symbole de toute la joie factice. En l'enfilant, j'ai senti quelque chose se briser en moi. Ou peut-être se sceller.

La métamorphose n'est jamais celle qu'on croit. Ovide nous a trompés. Ce n'est pas un dieu cruel qui nous change en laurier ou en cygne. La vraie transformation est silencieuse, elle a lieu dans les loges sordides des cirques ambulants, quand un homme ordinaire devient une créature de l'entre-deux, un fantôme comique. Ce soir-là, je ne suis pas devenu Filippo. Je suis devenu une coquille. Un automate à

grimaces. Une horloge dérégulée qui continue de tourner parce que les aiguilles ne savent pas pleurer.

La musique attaqua. Un air de polka grotesque, aux cuivres criards. Le rideau s'ouvrit.

La lumière, cette lumière aveuglante, si blanche qu'elle donne la migraine, me frappa comme un coup de poing. Je vis la mer. La mer des enfants. Des dizaines de petits visages levés vers moi, des yeux ronds comme des billes, des bouches ouvertes sur le vide chaud de la salle. Ils portaient des pulls tricotés par des mères vivantes. Ils avaient des parents qui les tenaient par la main. Des parents qui n'étaient pas morts une heure plus tôt dans une chambre d'hôpital aux murs vert pâle.

Et je me mis à danser.

Mon corps obéissait à une mémoire ancienne, une chorégraphie du désespoir. Je tombais à propos, je faisais semblant de glisser sur une peau de banane

imaginaire, je sortais de ma veste des foulards interminables que je nouais entre mes doigts tremblants. Les enfants riaient. Dieu, qu'ils riaient ! Leurs rires étaient des poignards. Chaque éclat de voix était un rappel de ce que j'avais perdu. Ma mère ne riait plus jamais. Elle ne me verrait plus jamais sous ce nez rouge. Elle ne saurait pas que, ce soir-là, j'ai été le plus grand clown du monde, parce que j'ai fait rire alors que mon cœur était un charnier.

Un petit garçon, au premier rang, me regardait avec une intensité troublante. Il devait avoir six ans, des lunettes rondes, et une tache de chocolat sur la joue. Il ne riait pas, lui. Il me regardait comme on regarde un naufragé. Comme s'il voyait au-delà du maquillage, au-delà du costume, au-delà de l'acte. Il a tendu la main vers moi. Un geste minuscule, fragile. Et là, quelque chose s'est déchiré.

Je me suis approché de lui. J'ai sorti mon ultime accessoire, un petit bouquet de fleurs en tissu dont une était censée m'asperger d'eau. Mais au moment de presser la poire cachée dans ma manche,

mes doigts ont tremblé. Rien n'est sorti. Le petit garçon a souri. Un sourire sans joie, un sourire de connivence. Il a chuchoté, tout bas, si bas que je n'aurais pas dû l'entendre par-dessus le vacarme du chapiteau : « T'es triste, monsieur le clown. »

Le monde s'est arrêté. La polka a continué, les autres clowns ont poursuivi leur farandole, mais pour moi, le temps s'était figé comme un lac en hiver. J'ai senti mes larmes monter. Elles heurtaient le barrage de rimmel, menaçaient de faire couler le noir sur le blanc, de révéler la vérité. Un clown qui pleure, ce n'est pas drôle. C'est obscène. C'est comme un prêtre qui doute à l'autel.

Alors j'ai fait ce que je n'avais jamais fait. J'ai brisé le quatrième mur. Je me suis accroupi devant lui, j'ai posé ma grande main blanche sur sa petite tête, et j'ai souri. Non pas le sourire forcé, le rictus professionnel. Un vrai sourire. Un sourire de l'autre côté du miroir. Et j'ai dit, pour lui seul : « Oui. Mais c'est mon secret. »

À cet instant précis, la métamorphose s'est achevée. Elle n'avait pas eu lieu quand j'avais mis le nez rouge, ni quand la nouvelle de la mort m'avait frappé. Elle avait eu lieu là, sous les projecteurs, devant ce petit garçon aux lunettes rondes. Je n'étais plus Filippo le clown joyeux. Je n'étais plus l'homme endeuillé. J'étais une troisième chose, une créature qui n'a pas de nom.

J'étais celui qui porte le deuil en public et qui en fait un spectacle. J'étais le gardien de ce paradoxe : on peut être brisé et faire rire. On peut saigner à l'intérieur et distribuer des ballons. On peut, en plein désastre, tendre une main blanche à un enfant et lui offrir une illusion.

Le spectacle continua. Je fis des pirouettes plus légères qu'avant. Je tombai, me relevai, fis semblant de me cogner, sortis des colombes de papier de mes poches trouées. Mais tout était différent. Chaque geste était imprégné de cette douleur neuve, de cette absence qui désormais habitait ma chair. Les enfants riaient toujours, mais moi, j'entendais leur

rire comme une forme de prière. Ils riaient parce que j'existais encore. Parce que, malgré la mort, malgré le vide, quelqu'un se levait chaque matin – ou chaque soir – pour leur dire que la vie valait la peine d'être vécue, même en costume ridicule.

Le rideau tomba. Les applaudissements crépitèrent, faibles sous la toile épaisse. Je regagnai ma loge, j'ôtai mon nez rouge en silence. Dans le miroir, le visage bariolé de larmes et de sueur me renvoya l'image d'un homme que je ne reconnaissais pas. Un homme qui venait de traverser l'épreuve du feu et qui en était sorti... non pas indemne, jamais indemne, mais changé..

La mort de ma mère était un gouffre. Mais j'avais dansé sur son bord. J'avais fait rire des enfants en portant son fantôme sur mes épaules comme un manteau trop lourd. Et c'était cela, la vraie métamorphose : non pas devenir un autre, mais devenir plus que soi-même. Un clown n'est pas un menteur. C'est un veilleur. Il veille sur la joie pendant que la tragédie rode. Il veille, comme je veillerais

désormais, avec un nez rouge pour seule étoile polaire.

Dehors, la pluie continuait de tomber sur la ville. Dedans, dans cette loge misérable, un homme pleurait enfin, à gros sanglots muets, tandis que sur sa joue, le fard blanc se mélangeait aux larmes, et que le rire des enfants, comme une litanie lointaine, montait encore vers les cintres.

Ainsi va la vie des clowns.

Le chêne

Sous le ciel couleur de cendre, dans l'humus tiède et noir où les racines du monde s'entrelacent comme des serpents endormis, je me souviens de mon commencement. Non pas un éveil brutal, mais une lente émergence hors du néant.

J'étais un gland, lourd de ma propre promesse, une petite chose dure et lisse, couleur de bois ancien, veinée de secrets. La forêt murmurant autour de moi ne me connaissait pas encore, et pourtant, elle m'attendait. Chaque automne qui pleuvait ses feuilles mortes sur la terre me berçait d'une chanson séculaire, et chaque gel hivernal me serrait dans ses mâchoires de cristal sans parvenir à briser la coque où je tenais mon destin.

Je fus déposé là par une bouche ou par un vent, je ne sais plus. Le hasard a des doigts si habiles qu'on les confond parfois avec la volonté divine. Dans les ténèbres douillettes du sol, je sentis l'humide pression de la glaise, le lent travail des lombrics, la patience des champignons

tissant leurs réseaux invisibles. Mon enveloppe, si résistante aux dents du gel, commença à boire l'eau de pluie, à gonfler, à rêver. Je ne savais pas encore que je portais en moi un arbre entier, ses branches futures, ses cent ans de silence, ses dialogues avec la lune. Je n'étais qu'une petite chose frémissante, un cœur qui se met à battre dans la poitrine d'une morte.

Puis vint le premier printemps. Je ne l'oublierai jamais. Une tiédeur suinta des profondeurs, et je sentis en moi une fissure, non pas une blessure, mais une ouverture, comme l'iris d'un œil qui consent à voir. De ma coque fendue jaillit une radicelle, frêle comme un cheveu d'ange, mais tendue vers le bas avec l'obstination d'un amant. Je plongeai, je me fis racine, je devins un filament soyeux qui suçait la terre, qui goûtait le sel des anciennes pluies, le fantôme des feuilles pourries, le sucre des sèves égarées. Au-dessus, une tige monta, hésitante, couleur de lait malade. Elle cherchait la lumière comme un noyé cherche la surface. Quand elle perça le tapis de feuilles

mortes, l'air la gifla, et je compris que je venais de naître.

Ce premier été fut un vertige. Ma tige se fit hampe, puis branche fragile. Je poussais avec une avidité qui m'effrayait moi-même. Mes premières feuilles, rondes et dentelées, buvaient le soleil jusqu'à l'ivresse. Je sentais monter en moi la chlorophylle, cette magie verte qui transforme la lumière en chair. Chaque jour, j'ajoutais un millimètre à ma stature, chaque nuit, je me renforçais de l'intérieur, déposant des cercles secrets que personne ne verrait. J'étais un enfant dans une forêt d'ancêtres, un petit chêne tremblant sous le vent, ignorant encore que ma faiblesse était une forme de puissance.

L'automne venu, mes feuilles rougirent, puis brunirent, et je les vis choir une à une, avec un déchirement sourd. Je crus mourir. Je me tins nu, squelettique, sous la pluie froide. Mon tronc, gros comme le poignet d'un enfant, grelottait. Mais la douleur de la chute des feuilles m'apprit une chose essentielle : perdre, c'est aussi

grandir. Car dans l'humus que mes propres dépouilles formaient, mes racines s'enfonçaient plus loin, plus fort. Je me métamorphosais par l'abandon.

L'hiver me cisailla. Le gel sculpta des fêlures dans mon écorce tendre. Le vent me courba jusqu'à me faire craquer. Une nuit, une biche vint frotter son flanc contre mon jeune tronc, et je sentis sa chaleur, son odeur de lait et de mousse. Elle me brisa une branche, et je saignai une sève claire, larmes de chêne enfant. Mais cette blessure, en cicatrisant, forma un bourrelet, un nœud qui ferait de moi un arbre plus robuste, plus rugueux, plus vrai. Je commençai à comprendre que la transformation n'est pas un devenir doux et linéaire, mais une succession de morts minuscules, de renoncements, de fêlures refermées.

Les années passèrent comme des saisons dans un sablier. Je comptais le temps non en jours, mais en pousses. À cinq printemps, j'étais un arbuste fier, mes branches inférieures s'écartant du tronc avec la grâce gauche d'un adolescent. À

dix, je dépassais les fougères et les ronces. Mes racines, ces explorateurs aveugles, avaient rencontré un roc, l'avaient contourné, s'étaient divisées en mille fuseaux. Je buvais l'eau d'une nappe phréatique si profonde que j'en goûtais l'âge, un goût de pierre et d'ombre.

À vingt ans, je perdis ma peau lisse. L'écorce se fit rugueuse, crevassée, hérissée de lamelles. Je devins dur. Non pas cruel, mais résistant. Les insectes me visitèrent, creusèrent des galeries sous mon écorce, et je faillis en mourir. Mais mon bois fabriqua de la gomme, referma les tunnels, digéra les intrus. Je devins un chêne debout, large, trapu, couronné d'un feuillage dense comme une méditation. Mes branches s'étendaient comme les bras d'un patriarche bénissant l'air.

Les saisons passaient sur moi, et chacune laissait son empreinte. Le printemps m'offrait ses bourgeons collants, ses fleurs que le vent pollinisait dans une danse jaune pâle. L'été alourdissait mon feuillage, attirait les cigales, roussissait l'extrémité de mes feuilles. L'automne me

dépouillait avec une lenteur douloureuse, chaque feuille tombée étant une petite mort que j'apprenais à ne plus pleurer. L'hiver me pétrifiait, me laissait nu sous les étoiles, et j'aimais cette nudité, cette vérité de l'arbre sans artifice, montrant sa charpente, ses cicatrices, ses fêlures.

Un jour, vers ma cinquantième année, je compris que je n'étais plus le gland. Cette petite chose dure et lisse qui avait contenu tout mon avenir, je l'avais dépassée, trahie, accomplie. J'étais devenu un chêne sessile, haut comme une maison, mon tronc épais comme la cuisse d'un géant. Mes racines plongeaient à la verticale d'une hauteur d'homme, et mon houppier abritait des nids de pies, des familles d'écureuils, des essaims endormis. Je produisais à mon tour des glands, des milliers de glands, ronds et bruns, tombant sur la mousse avec un bruit sourd. Et dans chacun d'eux, je reconnaissais mon propre commencement.

Cette métamorphose, pourtant, n'était pas achevée. Un arbre ne cesse jamais de se

transformer. Même centenaire, même large comme une cathédrale, je sens encore le frémissement de la croissance, la poussée lente des nouvelles branches, l'élargissement imperceptible de mon tronc. Mes blessures anciennes se sont faites cavités où nichent les chouettes. Mes racines, en se déployant, ont soulevé des pierres et fait dévier le cours d'un ruisseau. Je ne suis plus seulement moi-même : je suis un monde. Mon écorce nourrit les lichens, mes feuilles pourrissent et font l'humus, mes glands portent en eux des forêts futures. La métamorphose m'a appris que devenir, c'est toujours se dépasser, se perdre, se retrouver ailleurs, plus vaste, plus poreux, plus lié à tout ce qui vit et meurt.

Les saisons continuent leur ronde. Je les attends, je les accueille, je les laisse me traverser. L'automne me dépouillera encore, l'hiver me glacera, le printemps me reverdira, l'été me couronnera. Et sous mon ombre, peut-être, un gland germera, poussera sa radicelle vers le centre du monde, et vivra sa propre métamorphose, sans savoir qu'il répète une histoire vieille

comme la forêt. Mais moi, le chêne, je me souviens. Je me souviens d'avoir été cette petite chose dure, aveugle et pleine de foi, enfouie dans l'humus, et je sais maintenant que toute grandeur commence dans l'obscurité, et que toute vie est une lente, patiente, douloureuse et magnifique métamorphose.

Grandir

C'est une chose étrange que de voir son propre enfant s'éloigner de la lumière, non pas comme un navire qui quitte le port, mais comme une ombre qui gagne en épaisseur. Je l'ai observé pendant des années depuis l'embrasure de ma porte, retenant mon souffle, comme on observe une chrysalide de verre suspendue dans l'air vicié d'une serre. Il s'appelait Julien. Il avait six ans lorsque je compris que sa transformation ne serait pas douce, mais violente, une longue série de petites morts dont je serais l'unique témoin.

À cet âge, ses mains étaient potelées, encore marquées par la rondeur lactée de la petite enfance. Il courait après les lucioles dans le jardin, ses pieds nus écrasant les herbes folles avec une insouciance qui me serrait le cœur. Je me souviens de ses genoux écorchés, de ses cheveux blonds collés par la sueur, et de cette façon qu'il avait de prononcer mon nom, « Maman », comme une incantation, comme si ce simple mot pouvait retenir les murs de la maison. Il vivait dans un

monde où les chaises étaient des chevaux, où les draps devenaient des toiles de tente sous lesquels on échappait aux tempêtes imaginaires. Il ne savait pas encore que le temps était un vampire.

L'année de ses neuf ans, je surpris le premier changement. Un matin, son visage s'était allongé. Non pas comme une pâte qui fermente, mais comme un masque que l'on étire lentement, sans cruauté apparente. Ses pommettes, jusqu'alors noyées dans la graisse enfantine, commencèrent à affleurer sous la peau, telles des pierres émergeant d'un lac qui se retire. Il avait perdu deux dents de lait, et les nouvelles poussaient déjà, un peu trop grandes pour sa bouche, comme des crocs dans un museau encore tendre. Il lisait désormais seul, le soir, sous la lampe de chevet. Il ne me demandait plus d'histoires. C'était sa première trahison, la première des mille à venir.

À onze ans, il devint silencieux. Ce ne fut pas un silence paisible, mais un silence chargé d'orage, lourd de questions qu'il

n'osait formuler. Il fuyait mes embrassades. Lorsque je tentais de lui caresser les cheveux, il se déroba d'un mouvement sec, comme un chat devenu soudainement sauvage. Son corps se déployait dans toutes les directions – les poignets dépassaient de ses manches, les chevilles émergeaient de ses pantalons comme des échassiers dans un marais. Il avait cette maladresse des choses qui poussent trop vite : il renversait son verre, butait sur le seuil des portes. Je l'entendais parfois la nuit, pleurer sans bruit, blotti sous sa couverture. Il ne m'appelait plus. Il ne m'appelait plus du tout.

Puis vint l'âge de treize ans, et avec lui, la voix qui se brise. Oh, ce fut un spectacle atroce et magnifique. Il parlait, et soudain, un son grave, presque bestial, sortait de sa gorge, pour retomber aussitôt dans un fausset enfantin. Il toussait, rougissait, recommençait. Je voyais la honte lui monter aux joues, une honte si profonde qu'elle semblait dévorer l'enfant qu'il avait été. Il se réfugia dans sa chambre, barricadé derrière des posters de groupes

que je ne connaissais pas, des musiques qui cognaient comme des artilleries lointaines. Il ne sortait plus que pour manger, rapidement, sans me regarder, comme un animal blessé qui craint le piège.

À quinze ans, le monstre était presque achevé. Il mesurait vingt centimètres de plus que moi. Ses épaules s'étaient élargies, son cou s'était épaissi, et un duvet sombre ombrageait sa lèvre supérieure. Il avait les yeux de son père – ce même bleu glacé que je n'avais pas vu depuis des années, depuis que son père avait quitté cette maison par une nuit de novembre. Parfois, je surprénais Julien à s'observer dans le miroir du couloir, tournant la tête, palpant sa mâchoire carrée, l'air incrédule. Il ne se reconnaissait pas. Moi non plus.

Je me souviens d'un soir de pluie. Il était assis sur le rebord de la fenêtre du salon, le front collé à la vitre. La lumière de l'orage éclairait son visage par intermittence. Il avait quitté l'enfance comme on quitte un pays dévasté : sans

un regard en arrière, mais avec une fatigue immense. Il me dit soudain, sans me regarder : « Tu sais, maman, j'ai l'impression d'avoir tué quelqu'un. Le petit garçon qui jouait dans le jardin. Il est mort quelque part, et je n'étais même pas là pour l'entendre partir. »

Ses mots me glacèrent, car ils étaient vrais. La métamorphose n'est pas un doux passage d'un état à un autre, une simple évolution. C'est un meurtre. L'enfant meurt, et l'adolescent se relève sur ses ruines, encore couvert de la poussière du disparu. Puis l'adolescent, à son tour, sera assassiné par l'adulte. Et l'adulte, ce survivant, portera en lui toutes ces tombes intérieures, sans jamais pouvoir les exhumer.

À dix-sept ans, Julien partit. Non pas fugué, non pas disparu, simplement parti, comme on quitte un hôpital après une longue convalescence. Il avait une mallette en cuir, un blouson noir, et un regard qui ne me cherchait plus. Je le regardai traverser la pelouse, franchir le portail. Il ne se retourna pas. Je sus alors

que la métamorphose était consommée. Il était un homme. Ses gestes étaient précis, mesurés, presque lents. Il n'avait plus cette fébrilité des os qui poussent, cette angoisse des membres trop longs. Il était solide. Il était étranger.

Je n'ai pas pleuré. Les mères ne pleurent pas les métamorphoses, elles les accompagnent, silencieuses, comme des sages-femmes de l'irréversible. Mais cette nuit-là, je suis descendue au grenier. J'ai ouvert la vieille malle en bois de cèdre. Il y avait là ses vêtements de petit garçon : une chemise à carreaux bleus, un short en velours côtelé, une paire de chaussons en forme de lapin. J'ai porté la chemise à mon visage. L'odeur avait disparu depuis longtemps, remplacée par celle du bois et du renfermé. Pourtant, j'ai cru respirer encore le parfum de son cou, cette douceur de lait et de savon, cette chaleur de nid que rien ne remplace.

J'ai rangé la malle. Je suis redescendue. La maison était vide, mais ce n'était pas un vide ordinaire. C'était le vide qui suit une mue, celui qui reste après que le

serpent a glissé hors de sa peau abandonnée. Je suis allée dans sa chambre. Il avait laissé ses livres, ses vieux cahiers d'écolier, une toupie en métal rouillé. Sur le mur, derrière l'armoire, j'ai trouvé un dessin qu'il avait fait à cinq ans : deux bonshommes main dans la main, avec un soleil jaune dans le coin. L'un des bonshommes était petit, l'autre grand. « Maman et moi », avait-il écrit en lettres maladroites.

J'ai décroché le dessin. Je l'ai posé sur ma table de nuit.

Aujourd'hui, Julien a vingt-deux ans. Il vit dans une ville que je ne connais pas. Il m'appelle une fois par mois, le dimanche, toujours à la même heure. Sa voix est grave, posée, une voix d'homme qui a traversé ses propres métamorphoses et qui porte maintenant le masque de l'adulte, un masque si bien ajusté qu'il ne le sent même plus. Il me parle de son travail, du loyer, des impôts. Il parle comme on récite une leçon. Parfois, au détour d'une phrase, je crois entendre l'écho de l'enfant qui courait après les

lucioles. Mais c'est un écho très lointain, presque fantôme.

Je ne lui dirai jamais qu'il me manque. Je ne lui dirai jamais que je guette, chaque fois qu'il me rend visite, un geste, une hésitation, une maladresse, la trace fugace de l'adolescent, ou même du petit garçon. Je ne lui dirai jamais que je dors encore avec son ours en peluche, caché sous mon oreiller, et que certaines nuits, je pleure sur la fourrure râpeuse de ses vieilles pattes.

Car c'est cela, la métamorphose : l'enfant qui devient adolescent, puis adulte, n'est pas une fleur qui s'ouvre au soleil. C'est une série de disparitions. Et la mère reste là, immobile, sur le rivage de ces disparitions, à regarder l'horizon où s'est englouti tout ce qu'elle a aimé. Elle ne se plaint pas. Elle n'appelle pas. Elle attend. Elle attend que peut-être, un jour, l'adulte se souvienne qu'il fut enfant, et qu'il revienne poser sa tête sur ses genoux, ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'un rêve.

Mais les métamorphoses ne s'inversent jamais. Les peaux mortes ne repoussent pas sur le vivant. Julien est devenu cet homme qui referme doucement la porte en partant, qui dit « à dimanche prochain » d'une voix sans faille. Et moi, je reste ici, dans cette maison où chaque mur est une mue, où chaque miroir reflète une absence.

Dehors, la nuit tombe sur le jardin. Les lucioles ne viendront plus. Quelque part, un enfant rit encore. Mais ce n'est pas le mien. Ce n'est plus jamais le mien.

Rêves

Il est une heure du matin dans cette chambre que je ne quitte plus, et la pluie bat contre les vitres comme un souvenir que l'on n'a pas invité. Je suis assis devant ce papier, et je sens la peau me brûler là où le monde m'a touché. Je ne veux plus de cette chair offerte aux regards, plus de cette bouche qui doit s'ouvrir pour dire bonjour alors que le dedans de moi n'est que cendres et cathédrales effondrées. Alors j'écris, comme on prie, comme on maudit. Et voici ce que je deviendrai.

Je veux me faire rocher, pour ne plus jamais avoir à dire bonjour.

Oui. Un rocher. Non pas l'un de ces galets ronds et dociles que les enfants jettent à la mer. Non. Un rocher ancien, granitique, un bloc né dans la douleur des plaques tectoniques, quelque part avant le premier cri humain. Un rocher gris, presque noir, veine de quartz comme une cicatrice de lumière. Je veux être posé là, sur une lande balayée par des vents qui n'ont pas

de nom, ou bien au fond d'une gorge où le soleil ne descend qu'à midi, et encore. Je ne veux plus croiser âme qui vive. Plus ce geste mécanique du menton qui se lève, plus cette formule vide — *bonjour, bonjour, comment allez-vous* — alors que je porte en moi des deuils que je n'ai pas choisis. Le rocher ne dit pas bonjour. Le rocher ne salue pas le promeneur, ne sourit pas au voisin, ne fait pas la bise à la collègue de bureau qui trouve qu'il a « mauvaise mine ». Le rocher est là, massif, indifférent. Il supporte la mousse, parfois, et cela lui suffit. La mousse ne parle pas. La mousse ne pose pas de questions. Parfois un insecte traverse son dos, et ce n'est pas une conversation. C'est un frisson, à peine. Je veux cette paix minérale. Je veux cette insolence de la pierre qui ne doit rien à personne. Je veux que les siècles coulent sur moi sans que j'aie à répondre « oui, ça va, et vous ? ». Vous. Je hais ce « vous ». Je hais la politesse qui saigne. Je veux être ce bloc que les enfants escaladent un après-midi d'été, puis qu'ils oublient. Je veux être ce repère pour les géologues fatigués qui tapotent ma surface et repartent avec un

éclat dans leur marteau. Mais personne ne m'attend, personne ne me réclame. Le rocher n'a pas d'amis, n'a pas de famille. Le rocher n'a pas à téléphoner le dimanche pour prendre des nouvelles. Le rocher n'a jamais de nouvelles. Il est la nouvelle. Il est l'absence même de nouvelles. Alors oui : rocher. Qu'on m'enterre à moitié dans la terre froide, qu'on me laisse là, silencieux, définitif. Et que plus jamais ma bouche ne s'ouvre pour ce mensonge du matin. Bonjour. Mot creux. Coquille vide sur la plage du temps. Je n'en peux plus de ce mot.

*Je veux me faire nuage, pour pleuvoir
quand ça me chante sur les gens
heureux.*

Car il y a cette autre rage, messieurs-dames, cette jalousie froide que je cultive comme un jardin secret. Les gens heureux. Vous les voyez, n'est-ce pas ? Ils marchent dans les rues en riant. Ils tiennent des mains, ils portent des glaces, ils ont des chiens qui tirent en laisse. Leur bonheur est une insulte. Non pas parce qu'ils devraient souffrir, je ne suis pas un

monstre, mais parce que leur bonheur est aveugle. Il ne voit pas ceux qui sont en dessous. Il piétine. Il éclabousse. Alors je veux devenir nuage. Non pas un nuage blanc, innocent, cotonneux, un nuage de carte postale suisse. Non. Un nuage gris, bas, chargé d'électricité et de rancune. Un cumulonimbus ventru, un orage qui se traîne au-dessus des terrasses de café, au-dessus des mariages en plein air, au-dessus des pique-niques dominicales. Je veux attendre. Attendre que le moment soit parfait. Qu'ils soient là, tous, avec leurs rires de gens qui n'ont jamais connu la véritable solitude, celle qui ronge les os comme un acide. Et alors, juste à cet instant — *clac* — la première goutte. Puis la deuxième. Puis le déluge. Je veux les voir courir, ces gens heureux, leurs cheveux plaqués, leurs chemisettes blanches devenues transparentes, leurs glaces fondues, leurs pique-niques ruinés. Je veux qu'ils lèvent la tête vers moi, vers ce nuage que je suis devenu, et qu'ils comprennent, ne serait-ce qu'une seconde, que le monde n'est pas fait pour leur petit bonheur tranquille. Qu'il y a des douleurs qui marchent sous leurs fenêtres.

Qu'il y a des âmes qui crèvent de faim de tendresse pendant qu'ils s'embrassent dans les parcs. Je veux pleuvoir non par méchanceté, mais par justice. Une justice poétique, une pluie qui serait un rappel : vous n'êtes pas seuls, vous n'êtes pas à l'abri, et votre joie a des dettes envers la tristesse générale. Parfois, quand je me sens magnanime, je pleurai doucement, une petite bruine agaçante, juste assez pour qu'ils ferment leur parapluie trop tard. Et parfois, quand la nuit sera noire et que je n'aurai pas dormi depuis des semaines, je me déchaînerai. Grêle, vents, éclairs. Je veux qu'ils courent, qu'ils glissent, qu'ils tombent sur le bitume. Qu'ils se relèvent avec de la boue sur le genou. Une boue qui leur rappelle qu'ils sont mortels, eux aussi. Une boue qui sente la terre après l'orage, cette odeur de fin du monde et de commencement. Je veux pleuvoir sur les amoureux. Sur les nouveaux riches. Sur les gens qui ont tout réussi. Sur les mères qui poussent leur poussette en chantant. Sur les vieux qui se tiennent par la main sur un banc. Je veux être impartial dans ma vengeance. Car le bonheur est une maladie

contagieuse, et je suis l'antidote. Alors laissez-moi monter dans le ciel. Laissez-moi me faire vapeur, condensation, gouttelette, puis lourdeur, puis colère liquide. Je serai le nuage que personne n'invite à la fête. Et je viendrai quand même.

Je veux me faire porte, pour claquer au nez de ceux qui m'ont enrhumé.

Ah, celle-ci. Celle-ci est la plus douce. La plus délicieuse à imaginer. Une porte. Pas une porte quelconque, pas une porte de placard ou de cuisine. Non. Une grande porte lourde, en chêne massif, avec des pentures de fer forgé et une poignée de laiton froide comme la main d'un mort. Une porte qui ferme une pièce où l'on m'a tenu, autrefois. Combien de fois m'a-t-on enrhumé ? Dans des chambres, dans des promesses, dans des rôles qu'on m'avait taillés sur mesure — *sois gentil, sois raisonnable, sois normal, sois reconnaissant*. Combien de clés tournées dans des serrures que je n'avais pas vues ? Je veux être cette porte, précisément, celle que l'on pousse pour entrer, celle

derrière laquelle on croit me trouver encore. Mais je ne serai plus à l'intérieur. Je serai la porte elle-même. Et quand ils arriveront, ces gardiens, ces geôliers, ces bien-pensants qui m'ont assigné une place, quand ils poseront la main sur la poignée, confiants, habitués, je résisterai. Une seconde. Juste une seconde. Je les sentirai forcer un peu, hausser un sourcil, puis pousser plus fort. Et là, quand ils seront tout près, le nez presque collé au bois, je claquerai. D'un mouvement sec, violent, définitif. Le bruit, d'abord. Un fracas qui résonne dans tout l'escalier. Le souffle, ensuite. Un vent qui soulève leurs cheveux et leur vole leurs petites certitudes. Et le nez, surtout. Leur nez. Je veux le sentir cogner contre mon bois, le cartilage qui craque, le sang qui jaillit. Je veux les voir reculer, la main sur le visage, les yeux pleins d'incompréhension et de larmes. « Mais... pourquoi ? » demanderont-ils. Pourquoi ? Parce que vous m'avez enfermé, imbéciles. Parce que vous avez cru que j'étais votre chose, votre objet, votre petit prisonnier docile. Parce que vous avez fermé la porte sur moi, et que maintenant, cette porte, c'est

moi. Et elle ne s'ouvre plus. Elle ne s'ouvrira plus jamais. Je veux les entendre tambouriner de l'autre côté. *Laisse-nous entrer, voyons, c'est nous*. Je veux rester silencieux, massif, inébranlable. Je veux qu'ils aillent chercher des serruriers, des cognées, des pompiers. Rien n'y fera. Je suis la porte. Et la porte ne connaît que le claquement. Parfois, pour me souvenir du plaisir, je me claquerai tout seul, au milieu de la nuit. Un grand *BANG* qui réveillera tout le voisinage. On dira que c'est le vent. Mais ce sera moi. Ce sera ma joie minuscule et immense. Enfin, je claque. Enfin, je refuse. Enfin, je ne laisse personne entrer, personne sortir, rien. Je suis la porte fermée. La porte définitive. La porte qui dit non pour l'éternité.

Alors voilà. Rocher. Nuage. Porte. Trois transformations pour une seule et même soif : ne plus être cet homme-là, celui qui dit bonjour, qui subit le soleil des autres, qui s'ouvre quand on le lui ordonne. Je signe ce pacte avec l'élémentaire. Qu'on m'oublie dans une carrière. Qu'on m'aperçoive dans un ciel d'orage. Qu'on se casse le nez contre mon bois. Je

n'aurai plus de visage, plus de mains, plus de cette voix qui tremble au téléphone. Je serai la chose que j'ai choisie.

Et si par hasard, dans cent ans, un enfant pose sa main sur un rocher, une vieille femme lève les yeux vers un nuage, un homme en colère pousse une porte, qu'ils sentent, juste une seconde, la présence de quelqu'un qui n'a plus besoin de personne. Qu'ils reculent. Qu'ils frissonnent. Qu'ils se demandent pourquoi ce rocher est si lourd de silence, pourquoi ce nuage pleut exactement à cet instant, pourquoi cette porte a claqué toute seule. Et qu'ils ne trouvent jamais la réponse. Car je serai enfin, pour toujours, absent de ce monde que je n'ai jamais su habiter.

Je pose la plume. Dehors, il ne pleut plus. Mais moi, je commence à peine à me dissoudre.

Le cours de métamorphose

Il s'appelait Silvère et, dans la vallée de Lys, où chacun portait en son sang le don de la métamorphose, il était une pierre d'achoppement, une fêlure dans le vitrail ancestral. Là-bas, dès l'âge de raison, les enfants de bonne famille se changeaient en loups pour la chasse d'hiver, en aigles pour les ascensions de la tourmente, ou simplement en saules pleureurs lorsqu'une mélancolie trop suave les gagnait au crépuscule. La métamorphose, vous comprenez, n'était point un labeur, mais une grâce, une seconde respiration, un pas de côté hors de la cage de l'éphémère. Silvère, lui, ne parvenait qu'à s'égarer.

Ses premières mues, à six ans, avaient alarmé les matrones. Alors que les autres enfants, dans un frémissement de fourrure ou un bruissement de plumes, goûtaient à leur première liberté, Silvère s'était figé, la chair prise d'un tremblement maladif, et s'était senti devenir... un évier. Non point un évier de légende, orné de chimères et de cuivre martelé, mais un évier de

faïence ébréchée, un vague modèle rustique avec une gouttière qui fuyait. Il avait passé deux heures, le nez en pommeau de robinet, à pleurer silencieusement, tandis que l'eau grise de ses larmes intérieures dégoulinait dans un saladier posé par sa mère.

Plus tard, il tenta d'imiter les autres. Il se concentra sur la bête, sur l'appel du grand large, sur le vent dans les branches. Rien. Son corps, obstinément, choisissait le domestique, l'inerte, le réfrigéré. Un mardi de novembre, alors que son meilleur ami se changeait en épervier pour fondre sur un mulot, Silvère se changea en congélateur. Un beau modèle, certes, un peu vintage, avec une poignée chromée et un joint de porte impeccable. Il resta là, dans le froid de la grange, ventre ouvert, éclairé par l'ampoule jaune qui pendait du plafond, et il sentit le givre s'accumuler sur ses étagères intérieures. À l'intérieur de lui, un vieux pot de cassis oublié et une aile de poulet congelée depuis des lustres. Il eut honte. Une honte glacée, absolue.

À l'Académie des Hautes Mutations, les professeurs l'observaient avec cette curiosité qu'on réserve aux phénomènes de foire. « Silvère, disaient-ils, le problème n'est pas que tu rates ta mue. Le problème est que tu la réussis trop bien, mais dans la mauvaise direction. Un évier ? Un congélateur ? Mais où as-tu puisé ces archétypes poussiéreux ? » On lui prescrivit des bains de pleine lune, des régimes de venaison crue, des incantations à la gloire du Fauve et du Vol. Rien n'y fit. Il restait ce garçon aux doigts longs et diaphanes, aux yeux couleur de brume, qui ne savait être que la chose la plus utilitaire et la plus triste qui soit. Il devint la risée de la vallée. « Tiens, voilà Silvère, disaient les autres gamins en ricanant. Surtout, ne lui demande pas de faire la vaisselle, il risque de se prendre pour un évier. »

Il vécut ainsi, reclus dans une aile déserte du dortoir, passant ses nuits à tenter l'impossible. Il voulait le loup, il obtenait le réfrigérateur. Il voulait l'aigle, il obtenait la machine à glaçons. Il y avait en lui un décalage, un ratage métaphysique,

comme si son âme, au lieu de s'élancer vers le sauvage, s'était rétractée dans le domestique, dans le garde-manger, dans le froid sans vie des cuisines abandonnées. Ses parents, désespérés, cessèrent de lui écrire. La vallée l'oublia.

C'est par une nuit d'équinoxe, alors que la lune était rousse et que les loups hurlaient leur jubilation dans la forêt d'ébène, que le miracle eut lieu. Ou plutôt, la délivrance. Silvère, dans sa chambre glaciale, avait tenté une énième métamorphose. Il s'était concentré sur le loup, sur la soif de meute, sur la course sans fin dans les sous-bois. Mais son corps, comme à son habitude, se mit à crépiter, à grincer, et il sentit ses membres se durcir, s'aplatir, s'organiser en une forme rectangulaire et blanche. Il allait être congélateur, encore. Encore. La rage le saisit, une rage si pure, si désespérée, qu'elle n'était plus de la colère, mais une sorte de prière sans dieu.

« Je ne veux plus être cela », murmura-t-il, ou plutôt le murmure n'eut pas de mots, il fut un frisson dans la moelle de ses os. Et au lieu de s'achever en

électroménager, il sentit une chose étrange : il se délia. Non pas qu'il devînt loup ou aigle, non. Il devint moins. Il devint presque rien. Sa chair se fit si légère, si peu dense, que la lumière de la lune le traversa sans l'arrêter. Il put voir, à travers l'ourlet de sa manche, le bois de son lit. Il leva la main : elle n'était pas absente, elle était ailleurs, étalée dans l'air comme un soupir. Il était transparent. Pas invisible, attention. Invisible est un voile, une absence de contour. Lui, il était présence sans épaisseur, une lucidité absolue et diaphane. Il était la fenêtre par laquelle le monde se regardait lui-même.

Dans la vallée de Lys, la transparence n'était pas une métamorphose répertoriée. Les vieux grimoires n'en parlaient point, les chamanes n'en avaient jamais rêvé. On savait devenir matière, devenir bête, devenir arbre ou rocher. Mais devenir la chose par laquelle toute matière, toute bête, tout arbre devient visible ? Cela n'avait pas de nom. Silvère, pour la première fois, ne fut ni raté ni grotesque. Il fut simplement un passage. Il traversa le mur de sa chambre sans le heurter, glissa

dans le couloir comme une larme d'eau
dans une veine de marbre, et sortit sous la
lune rousse.

Le spectacle qui s'offrit à lui le bouleversa
jusqu'à la racine de son être transparent. Il
voyait tout, mais différemment. Les loups
qui couraient dans la forêt, il ne les voyait
pas comme des formes de fourrure et de
crocs. Il voyait la métamorphose en eux,
le frémissement perpétuel de leur être,
cette vibration qui les faisait loup le soir,
homme le matin, et parfois source ou
nuage entre les deux. Il voyait les aigles
dans leur vol : leurs ailes n'étaient pas des
plumes, mais des courants d'air figés, des
intentions de ciel. Il voyait les pierres
elles-mêmes, qui n'étaient pas inertes
mais lentes, si lentes, avec une vie de
millénaires lovée dans leur grain. Il voyait
la beauté de tout ce qui change, et
surtout, il voyait la tristesse de ceux qui ne
changeaient pas, ou qui changeaient mal.

Il aperçut, au bord d'un ruisseau, un vieil
homme assis sur un tronc. Cet homme,
jadis puissant métamorphe, s'était figé
dans une forme de cerf depuis quarante

ans, par paresse ou par peur. Il n'était plus ni tout à fait homme ni tout à fait bête, mais une sorte de ruminant mélancolique aux yeux humains. Silvère, transparent, s'approcha. L'homme-cerf ne le vit pas, mais il sentit sa présence, cette fraîcheur limpide qui n'était ni un regard ni une main, mais une attention. Pour la première fois depuis des décennies, le vieillard sentit qu'on le voyait vraiment, non pas comme un cerf bancal ou un homme raté, mais comme ce qu'il était : un être en suspens, un cri muet dans la grande chorale des formes. Et ses yeux de cerf se mirent à pleurer, non de honte, mais de reconnaissance.

Silvère comprit alors son don. Il n'était pas nul, il n'était pas un raté. Il était celui qui voit à travers les masques, celui qui traverse les mues sans s'y laisser prendre. Là où les autres devenaient bêtes ou choses pour fuir la fragilité de l'homme, lui devenait le témoin de cette fuite. Il était l'œil sans paupière, la conscience sans corps, la page blanche sur laquelle le monde vient écrire ses métamorphoses sans jamais la salir.

Il rentra au dortoir avant l'aube, reprit sa forme de garçon aux doigts longs et aux yeux couleur de brume. Mais quelque chose en lui avait changé. Il n'avait plus froid. Le congélateur, l'évier, ces formes ridicules qu'il prenait malgré lui, il comprenait maintenant leur message. Elles lui disaient : tu es le contenant, non le contenu. Tu es la cuisine, non le festin. Tu es le vide où l'on dépose les provisions de la vie. Et ce vide, il le reconnut pour ce qu'il était : la plus rare, la plus précieuse des métamorphoses. Celle qui ne se voit pas, mais sans laquelle rien ne se verrait.

Le lendemain, les professeurs le trouvèrent assis sur le rebord de la fenêtre, immobile, regardant la vallée avec une intensité sereine. « Silvère, lui dirent-ils avec leur habituelle condescendance, as-tu enfin réussi une mue complète cette nuit ? » Il sourit, et son sourire était si transparent que les professeurs y virent le ciel, les loups, les aigles, et jusqu'au frêle cerf mélancolique au bord du ruisseau. « Oui, dit-il. Je me suis changé en rien. Et j'ai tout vu. »

Dans la vallée de Lys, on ne sut que penser. Mais les enfants, la nuit, cessèrent de rire de Silvère. Parfois, en se changeant en loup, ils sentaient un regard sans poids posé sur leur fourrure, et ce regard, au lieu de les juger, les rendait plus beaux. Et ils couraient plus vite, ils volaient plus haut, simplement parce qu'auprès d'eux, invisible et libre, passait celui qui avait appris à devenir la lumière.

La chenille

Il était une fois, dans le jardin du monde que nous ne voyons plus, une chenille. Non pas l'une de ces créatures insignifiantes que l'on écrase du bout de la botte ou que l'on observe distraitemment entre deux gorgées de café. Celle-ci avait un nom, un souffle, un regard. Elle s'appelait Éliane, et sa chair était d'un vert profond, veiné de bleu comme les nuits d'orage que les hommes appellent "pacifiques". Elle rampait avec une dignité désespérée, portant sur ses segments annelés le poids d'une mémoire qu'elle ne savait pas nommer mais qu'elle refusait de trahir.

Les autres chenilles, ses sœurs de branche et de feuillage, s'étaient résignées bien avant l'heure du destin. Je les voyais filer leur cocon avec une obéissance mécanique, leurs corps déjà rêvant d'ailes, déjà oublieux de la lente caresse des tiges, du baiser des pétales à l'aube. Elles aspiraient à la légèreté. À l'envol. À cette métamorphose imposée

par le sang, par le temps, par l'ordre invisible et cruel des choses.

Éliane, elle, refusait de se figer dans la soie de sa propre fin.

Chaque nuit, elle grimpait plus haut dans le chèvrefeuille, sentant la pression du changement battre dans ses nerfs comme un tambour sourd. Ses pattes avant tremblaient déjà de l'imminente rigidité. Une voix ancienne, enfouie sous des millions d'années de lépidoptères triomphants, lui murmurait : *Transforme-toi. Deviens poussière. Deviens vent. Deviens l'ombre colorée qui ne se souvient plus d'avoir rampé.* Mais Éliane serrait sa mâchoire contre la tige, et elle disait non.

Non, je ne veux pas perdre ce que je suis.

Car elle savait. Elle savait ce que le cocon ne disait pas. Elle avait observé les "ressuscités", ces papillons aux ailes de taffetas bariolé, ivres de nectar et de lumière. Elle les avait vus battre des ailes jusqu'à l'épuisement, posés sur les fleurs

comme des bijoux sans racines,
incapables de se souvenir du nom des
herbes. Ils ne reconnaissaient plus leurs
frères les vers de terre. Ils fuyaient
l'ombre. Ils fuyaient la pourriture féconde.
Ils fuyaient la terre.

“Que reste-t-il d'une chenille dans un
papillon ?” demandait Éliane aux lucioles,
mais les lucioles ne répondaient que par
des clignotements insouciantes.

Elle décida donc de résister.

Son refus n'était pas paresse. C'était une
rébellion métaphysique, silencieuse,
acharnée. Elle continua de manger,
lentement, délibérément, les feuilles de
ronce que les autres boudaient
désormais. Elle continua de sentir la pluie
sur son dos, cette pluie qui n'aurait plus
de sens pour un papillon, car les papillons
se cachent. Elle continua de goûter la nuit,
la vraie, celle qui pèse et qui protège,
celle des rampants et des invisibles.

Mais son corps, traître, commença à la
trahir.

Une après-midi d'automne précoce, alors qu'elle s'épuisait à contourner une fourmilière par respect pour ses habitantes, elle sentit ses crochets se rétracter. Ses pattes arrière refusèrent de répondre. Elle tomba d'une feuille, atterrit sur un lit de mousse humide, et comprit : le temps n'attend pas le consentement.

Elle ne fila pas de cocon. Non. Son refus prit une forme plus terrible, plus rare. Au lieu de s'envelopper de soie, sa peau se raidit, se craquela, se changea en une carapace noire, dure comme du basalte. Pas d'ailes en gestation. Pas de chrysalide dorée. Juste un sarcophage miniature, posé dans la mousse comme une tombe volontaire.

On aurait pu croire qu'elle était morte. Mais non. Éliane veillait, à l'intérieur de son armure improvisée. Elle sentait la métamorphose frapper à chaque pore, exiger qu'elle dissolve ses organes, qu'elle réorganise son sang en une soupe primitive d'où naîtraient des ailes. Elle résistait. Elle ordonnait à ses cellules de rester chenille. Elle leur criait : *Souvenez-*

*vous du sol. Souvenez-vous de la soif.
N'acceptez pas le vol.*

Hiver. Printemps. L'herbe repoussa autour d'elle. Les fourmis, la prenant pour un caillou, tracèrent leurs routes au-dessus de son tombeau. Les pissenlits fleurirent, puis leurs aigrettes s'envolèrent, légères, sans jamais demander à qui elles appartenaient.

Et puis, un matin de mai, la carapace se fendit.

Ce qui en sortit n'était ni chenille ni papillon.

C'était une créature que le jardin n'avait jamais vue, que les abeilles elles-mêmes regardèrent en silence, suspendues dans l'air comme des notes oubliées. Elle avait la longueur segmentée d'une chenille, mais des yeux profonds. Elle avait des pattes arquées, robustes, dignes de grimper aux plus hautes branches, et pourtant, sous son thorax, palpitait une paire d'ailes minuscules, atrophiées,

volontairement atrophiées, comme un refus sculpté dans la chair même.

Elle rampait toujours, mais elle rampait en chantant.

Son chant était une vibration sourde, un bourdonnement grave qui faisait frémir les racines. Les vers de terre se retournèrent dans leurs galeries. Les hannetons cessèrent de voler. Car ce chant disait une chose que nul insecte n'avait jamais osé formuler : "Je ne veux pas d'autre vie. Celle-ci me suffit."

Les papillons, du haut de leurs danses aériennes, la regardèrent avec horreur. Ils la trouvèrent monstrueuse, incomplète, presque sacrilège. "Tu aurais pu être splendeur et oubli," lui dirent-ils, "et tu as choisi la lourdeur et la mémoire."

Éliane leva vers eux ses yeux polis par la nuit.

"Vous avez échangé votre mémoire contre des ailes," répondit-elle. "Moi, j'ai gardé ma mémoire, et mes ailes sont devenues

un poids que je porte en signe de refus.
Je ne suis pas moins vivante. Je suis
vivante autrement.”

Elle s'enfonça alors dans la mousse, sous
les fougères, et disparut.

Longtemps après, des enfants jouant
dans le jardin crurent voir une ombre verte
filer entre les cailloux, trop longue pour
une chenille, trop lourde pour un papillon.
Mais quand ils se penchaient, il n'y avait
rien. Seulement une petite pierre noire,
fendue, vide.

Les jardiniers, eux, racontèrent une autre
histoire. Ils dirent que certaines nuits, si
l'on collait l'oreille contre le tronc des vieux
arbres, on entendait un chant sourd
monter de la terre. Un chant qui ne parlait
ni de nectar ni d'envol, mais de pattes
agrippées aux brindilles, de feuilles
dévorées avec patience, et d'une pluie
d'automne qui avait le goût du refus
absolu.

Et certains soirs, une luciole fatiguée
venait s'asseoir sur la pierre fendue. Elle

ne clignotait pas. Elle écoutait. Puis elle repartait, un peu plus lente, un peu plus pensive, comme si elle venait d'apprendre que la métamorphose n'est pas un devoir, mais une violence que l'on peut, parfois, par un entêtement sacré, transformer en autre chose.

Une forme que la nature n'avait pas prévue. Un chemin que personne n'avait tracé. Une chenille-papillon sans vol, sans danse, sans poudre aux ailes, mais habitée par une densité d'être que les métamorphosés trop rapides avaient oubliée.

Éliane ne devint jamais papillon. Et c'est ainsi qu'elle gagna la seule éternité que la terre offre à ceux qui refusent : celle d'un murmure obstiné, rampant sous le gazon, là où les racines se souviennent de tout.